

Zeitschrift: Mémoires de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 29 (1878)

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Autor: X.K.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard. 3^e série, 2^e volume (1^{re} partie). Montbéliard. 1878. Un vol. gr. in-8^o de LXXXII et 104 pages, avec 26 planches.

La Société d'émulation de Montbéliard vient de publier un nouveau volume de ses *Mémoires*, volume qui ne le cède en rien à ses ainés quant à l'intérêt et à la variété. — L'ouvrage comprend deux parties : le *Bulletin* et les *Mémoires* proprement dits. Le premier nous donne l'exposé de la situation et des travaux de la Société pendant les années 1874, 1875 et 1876, soit les discours d'ouverture (1875-1877) du président, M. le Dr Favre, et les rapports du secrétaire général, M. Ed. Tuefferd, la liste des dons reçus et des acquisitions faites par la Société de 1873 à 1877; on jugera de leur richesse par cette seule indication : la section d'archéologie, numismatique et objets d'art s'est accrue de 168 articles, le dernier consiste en des médailles gouloises de *Togirix*. Notre sœur de Montbéliard est en correspondance avec 108 sociétés; elle compte 235 membres titulaires et 68 membres correspondants. On peut voir par là quelle activité déploie cette association et les services qu'elle est appelée à rendre aux lettres et aux sciences dans la contrée.

Les *Mémoires* s'ouvrent par des *Observations relatives à certains phénomènes périodiques effectués dans le pays de Montbéliard*, dus à MM. Bouteiller et Contejean. Ces observations ont été faites, par le premier, à Mandeure, de 1851 à 1863, par le second, à Montbéliard, de 1849 à 1859. Des tableaux distincts nous indiquent successivement les gelées, les gelées constantes, le séjour de la neige sur le sol, la neige, la grêle, la pluie, les précipitations aqueuses de toute nature, les orages, les phénomènes météorologiques, les floraisons, les récoltes. « Ce travail fut entrepris à l'instigation de J. Thurmann, dans le but de répondre aux questions formulées en 1846 par la Société helvétique des sciences naturelles. » Dire le nom du maître et des observateurs, suffit pour témoigner du soin minutieux et de la conscience apportée à cette rude et ingrate besogne. Il résulte de la comparaison des documents récents avec les notes extraites des Chroniques de Hugues Bois-de-Chêne et de J.-G. Perdrix, que M. Contejean est parvenu à démontrer « la constance et la stabilité du climat de Montbéliard depuis plus de deux cents ans. »

Les *Observations* sont suivies d'une *Notice sur les antiquités préhistoriques des pays de Montbéliard et de Belfort*, par P.-E. Tuefferd, qui a publié,

il y a deux ans, dans la *Revue d'Alsace* une étude remarquable sur l'*humanité préhistorique*. L'auteur nous donne en 50 pages bien nourries, le résumé des découvertes faites dans ce domaine de la science par lui-même, ainsi que par MM. Quélet, Ch. L'Epée, Jolyet, Voulot et autres explorateurs infatigables; nous ne pouvons que les mentionner rapidement. — *Camps retranchés*, 9, parmi lesquels on distingue ceux du Mont-Vaudois, de Châtillon, près de Roches-lès-Blâmont, de Mont-Bart, de Châtaillon, près Voujaucourt, et de Gramont, près de Beaucourt. *Stations élevées*, 13, notamment la colline des Vieilles-Vignes d'Hérimoncourt. *Stations en plaine*, 8, en tête Mandeure, occupé bien avant qu'il ne devint l'importante cité romaine que nous connaissons tous. *Monuments mégalithiques*, les menhirs et tumuli de la Bouloie, près d'Hérimoncourt, d'une importance toute spéciale, et les Rochets de Chagey. *Cavernes*, 5; de ce nombre, Cravanche, découverte le 2 mars 1876 et explorée surtout par M. Voulot, Roche-Dane, la Baume. Le texte est accompagné de 26 planches représentant les dessins des principaux objets découverts, des monuments et les plans des camps susmentionnés. La planche V nous offre une superbe hache-marteau avec douille, trouvée à Damvant; la première, croyons-nous, recueillie dans cette partie de l'Ajoie, peu riche jusqu'à cette heure en antiquités préhistoriques.

Les *Mémoires* se terminent par une *Etude sur le pasteur Georges Goguel*. M. B. Favre a écrit avec amour la biographie de cet homme de bien, né à Montbéliard en juin 1808 et mort en juillet 1874, dans sa ville-natale, où il s'était retiré, après avoir exercé 41 ans les fonctions pastorales à Sainte-Suzanne. Doué d'une activité prodigieuse, le pasteur Goguel avait la plume facile, par trop peut-être, car ses ouvrages laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la forme. La liste en est longue, les traités théologiques y dominent; l'histoire aussi lui est familière: plusieurs de ses livres eurent du succès. Citons les vies des réformateurs: *Luther, Calvin, Farel*, et les *Hommes connus du monde savant nés et élevés à Montbéliard*. Le pasteur Goguel eut des relations suivies avec maint homme d'étude et maint pasteur du Jura, qui seront heureux de lire ces pages, pour eux pleines de doux et chers souvenirs.

Avions-nous tort, au début de ce compte-rendu, d'insister sur la valeur réelle de ce volume? Nous laissons à nos collègues le soin de se prononcer.

X. K.

Histoire des comtes souverains de Montbéliard, d'après les documents authentiques, par P.-E. TUEFFERD. Montbéliard. 1877. Un vol. gr. in-8° de VIII et 664 pages et Supplément de 80 pages, avec carte.

Ce volume, qui fait partie des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, est d'une importance capitale pour l'histoire de notre pays, surtout de l'Ajoie, dont les destinées furent pendant des siècles, intimement liées à celles de l'ancienne principauté de Motbéliard. Il comble une lacune dès longtemps regrettable, car, à part les *Ephémérides de Duvernoy* et quelques monographies de ce savant, très difficiles à se procurer, nous n'avions rien de complet sur cette matière, et il fallait sans cesse recourir pour étudier l'histoire de la contrée aux grandes collections de Pertz, Trouillat, Gollut, Dunod, etc., tous ouvrages peu à la portée du public. M. le professeur Cl. Duvernoy a publié, il y a quelques années, l'*Histoire de Montbéliard antérieurement à ses premiers comtes*, servant par le fait d'introduction au livre de M. Tuefferd, en sorte que les deux forment, en se complétant, un tout conduisant le lecteur depuis les premiers temps jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

M. Tuefferd a puisé aux meilleures sources : ouvrages imprimés, manuscrits, archives, collections particulières ont été par lui consultés et mis à profit. Il a utilisé les nombreux documents laissés par son père, feu M. le pasteur Tuefferd, qui avait à maintes reprises communiqué à la Société d'émulation le résultat de ses recherches, et lu en séances générales, des chapitres de l'œuvre nationale à laquelle il vouait ses loisirs et que la mort seule l'a empêché de mener à bonne fin : pieux héritage recueilli par un fils passionné pour l'étude et livré au public, complété de recherches et d'observations nouvelles. Nous donnons à dessein ces détails pour montrer que l'*Histoire* dont nous parlons, n'a pas été faite d'un jet, mais que c'est une œuvre sérieuse, de longue haleine, présentant le travail de deux générations d'historiens.

Quant au livre en lui-même, il nous est impossible de lui consacrer, ne serait-ce qu'un simple compte-rendu propre à le caractériser convenablement ; la matière est trop vaste, puis l'espace nous manque, et nous ne voulons pas entrer dans les détails. Quelques mots seulement : L'*Histoire* comprend deux parties : la première s'occupe des comtes de Montbéliard, des maisons de Mousson, de Montfaucon (branche aînée), de Châlon, et de Montfaucon (branche cadette) de 1024 à 1397; la seconde traite des comtes de Montbéliard de la maison de Wurtemberg, 1397 à 1797. — Dans son introduction, M. Tuefferd résume ainsi ces deux époques bien distinctes ; c'est une page d'histoire qu'on nous saura gré de reproduire :

« L'*Histoire des comtes de Montbéliard des trois premières races*, est, sans contredit, la plus remarquable à étudier, à cause de la grande puissance dont ils jouissaient, de leurs brillantes qualités guerrières et de l'influence considérable qu'ils exercèrent dans la comté de Bourgogne.

C'est l'époque des expéditions lointaines et aventureuses, des croisades, des tournois, des combats à outrance, des guerres continues de seigneur à seigneur, des affranchissements des bourgs et des villes ; c'est la Période Bourguignonne de notre histoire, malgré les liens féodaux qui rattachaient Montbéliard à l'Empire germanique. »

« A l'avènement de la maison de Wurtemberg, en 1397, une seconde époque commence pour notre pays ; il conserve bien son antique autonomie, ses vieilles franchises, son organisation plusieurs fois séculaire ; mais la politique de ses nouveaux souverains dut se ressentir de leur origine et des intérêts considérables qu'ils avaient au-delà du Rhin ; plusieurs d'entre eux ne résidèrent même plus à Montbéliard. Cette période cependant mérite d'être étudiée ; on y trouve des caractères remarquables à esquisser, des événements importants à raconter : l'énergie de la comtesse Henriette ; les infortunes du comte Henri, captif de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne ; la vie agitée du duc Ulric ; l'introduction de la Réforme religieuse dans notre pays par ce prince ; le noble caractère de son fils Christophe ; les calamités de la guerre de Trente ans ; les usurpations réitérées de la France sur la principauté de Montbéliard ; les mœurs dissolues du duc Léopold Eberhard, etc. »

Si succincte que soit cette énumération, elle nous dispense d'en dire d'avantage ; en effet, les événements et les règnes sur lesquels nous avons besoin de renseignements pour notre propre histoire, sont suffisamment indiqués. Il nous reste à parler du *Supplément*, contenant des *notes*, des *éclaircissements* et des *documents* au nombre de 13. — On parcourra avec intérêt les notes sur les *Séquanes*, les *Mandubiens* et *Mandeure*, puisque, aux époques celtique et romaine, Porrentruy faisait partie de la Séquanie ; et sur l'*Elsgau et ses comtes*, la question de la délimitation politique de l'*Ajoie* aux VII^e et VIII^e siècles étant fort contestée. M. Tuefferd est loin de lever tous les doutes à cet égard, mais son opinion mérite d'être discutée, car elle fournit de nouveaux éléments de discussion sérieuse.

L'*Histoire* est accompagnée d'une carte sur grande échelle de la *Principauté de Montbéliard avant 1789*, exécutée avec beaucoup de soin et portant tous les châteaux et autres lieux dont la situation précise doit être signalée.

Tel est l'ouvrage de M. Tuefferd, que nous recommandons à tous les amis de l'histoire de notre pays. Nous n'avons rien dit de la forme, qui laisse parfois à désirer, le fond est pour nous l'essentiel. Mais nous pensons être dans le vrai en émettant un jugement favorable sur cette œuvre nationale.

X. K.

Bulletin de la Société philomatique vosgienne. 3^e année. — 1877-78. —
Saint-Dié. 1878. un vol. gr. in-8^o avec pl.

Cette Société, qui a pour président un des plus anciens membres correspondants de la Société jurassienne d'émulation, le savant et laborieux M. H. Bardy, continue la publication de ses *Bulletins*, aussi variés qu'intéressants pour la province de Lorraine. Si les travaux originaux que renferme ce volume, relatifs à l'archéologie, à l'histoire, à la botanique et à l'art médical, nous offrent relativement peu d'attrait, ils n'en témoignent pas moins de la vie scientifique et littéraire très active qui règne à Saint-Dié et dans le pays. Les *recherches topographiques sur d'anciennes possessions du Chapitre de St-Dié en Alsace et en Lorraine*, par M. G. de Golbéry, ne sont pas complètement étrangères à l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle, qui s'étendait dans une partie de l'Alsace. — L'*Atlas des Fougères de l'Alsace et de la Lorraine*, par M. René Ferry, — 19 planches et 10 pages de texte, — sera parcouru avec fruit par nos botanistes. — Nous ne ferons que mentionner les procès-verbaux des séances mensuelles du Comité, de mars 1877 à février 1878, et de l'assemblée générale du 24 février 1878, pour en venir à une publication importante confiée aux soins de M. F. Dinago, celle des *Oeuvres inédites de Dom Calmet*. Tout ce qu'a écrit le célèbre Bénédictin est marqué au coin du savoir et a par le fait une valeur réelle, n'importe le sujet qu'il traite. Le *Bulletin* publie deux mémoires : le premier, *Origine de la cérémonie le Roy-boit* nous reporte à une assez haute antiquité. Il faut remonter au paganisme et aux Saturnales pour expliquer l'usage des étrennes. Certaines coutumes du moyen-âge, la *procession de l'âne*, la *fête des fous* sont aussi passées en revue dans cette étude piquante et consciencieuse. Le second mémoire, intitulé : *Conjectures sur les coquillages qu'on trouve sous la terre et sur les montagnes*, n'est pas moins curieux à parcourir en vue des progrès actuels de la géologie. Le fascicule suivant des *Oeuvres inédites*, sera le bien-venu pour les amis de l'histoire, car il traitera des abbayes de Senones et de Munster, où vécurent maints religieux jurassiens. C'est un motif pour attendre avec impatience l'apparition du prochain *Bulletin* de la Société philomatique des Vosges.

X. K.

Belfort et son territoire. Recherches historiques, par J. LIBLIN, rédacteur de la *Revue d'Alsace*. 2^e édition. Mulhouse. 1877. Un vol gr. in-8°.

Depuis l'annexion, Belfort a pris une importance considérable : sa population a doublé, son collège s'est transformé en lycée, un nouvel établissement d'instruction publique créé à ses côtés prospère sans trop lui nuire, tant est nombreuse la jeunesse qui vient y chercher l'instruction sur sol français ; une Société d'émulation y fleurit et a déjà publié des Mémoires intéressants ; bref, il semble que l'Alsace, celle du moins restée fidèle au passé, tienne à cœur de s'y cantonner pour retremper son amour de la mère patrie.

Le livre de M. Liblin répond au sentiment national : il fait connaître le pays et remontant la chaîne des temps, le relie aux races gauloises et non germaniques. Dans les *Notions générales*, l'auteur jette un coup d'œil rapide sur les temps préhistoriques, les périodes celtique, gauloise, gallo-romaine, gallo-franke, gallo-germaine pour aboutir à la période française. Toute l'histoire de cette contrée jusqu'à 1634 est résumée en 23 pages substantielles, où nul évènement saillant n'est passé sous silence. Les *Notions particulières*, qui forment le corps de l'ouvrage, nous donnent en 260 et quelques pages, l'histoire de toutes les localités par ordre alphabétique ; c'est un véritable dictionnaire à la portée de tous. Chaque ville, chaque village occupe une place en rapport avec le rôle qu'il a joué jadis ; il va de soi que Belfort et Delle y sont au premier rang. M. Liblin a complété ce beau travail par l'*Armorial du territoire*. Cinq planches nous offrent 26 armoiries exécutées avec le plus grand soin.

Inutile de recommander cet ouvrage aux personnes qui étudient l'histoire de notre pays, il leur est indispensable ; c'est surtout le cas pour l'Ajoie dont la vie fut, pendant des siècles, intimement liée à celle de ses voisins d'Alsace et de Franche-Comté. Les *Recherches* de M. Liblin éviteront bien des peines aux investigateurs jurassiens, et, comme nous, ils remercieront vivement le savant Alsacien de son beau et utile travail.

X. K.

Nouveaux échos des bords de l'Arve. — Clotilde. — Poésies diverses. —

par M. JULES VUY. Genève. 1878. Un vol. gr. in-18.

M. Jules Vuy est un des vétérans de la muse romande; depuis longtemps ses chants sont connus et populaires. Comme ses confrères de la Suisse française, les Richard, les Olivier, les Petit-Senn, les Amiel, il aimait toujours profondément son pays, et sa voix s'éleva dans les circonstances où l'honneur de la patrie était en jeu. Rappelons l'époque où, sur les ailes de la poésie, le nom de Jules Vuy fut porté des bords de l'Arve aux coins les plus reculés de l'Helvétie et lui acquit les plus vives sympathies. C'était en 1840; la France, sous le ministère Thiers, prit des allures belliqueuses; et la question des frontières naturelles du Rhin, traitée dans la presse, agitait les esprits. Les Allemands s'échauffèrent à leur tour; un de leurs poètes, Beck, publia alors, sous ce titre : le *Rhin allemand*, un chant quelque peu matamore, auquel Musset répondit par des couplets sarcastiques : *Il est à nous le Rhin!* pendant que Lamartine composait sa *Marseillaise de la paix*. Le grand fleuve devait être gaulois ou germain et n'appartenir à nul autre. Jules Vuy revendiqua à son tour pour sa terre natale une part légitime de possession, ne s'agissait-il pas du fils de nos Alpes? et il publia le *Rhin suisse*, chant sublime, mis en musique dès son apparition, qui devint populaire dès le premier jour et l'est encore, du lac de Genève aux rives de la Byrse, des Alpes au Jura. Plus tard, en 1849, M. J. Vuy fit paraître les *Echos des bords de l'Arve*; ce recueil de ses poésies qui eut un grand succès, en est actuellement à sa 3^e édition. Nous ne parlerons pas ici de cet ouvrage bien connu, nous nous contenterons d'écrire quelques lignes sur sa continuation. Cet opuscule, destiné aux amis de l'auteur, « n'est pas dans le commerce », cependant nous ne croyons pas commettre une indiscretion en faisant part aux amis des lettres, de cette œuvre charmante, qui ne le cède pas à son ainée, tout en revêtant un caractère particulier.

Ce nouveau recueil, dédié à M^{me} Vuy, la mère de famille, n'est pas considérable — 100 pages à peine, — il renferme 40 pièces. Les 25 premières forment un livre à part, *Clotilde*; les 15 autres sont classées sous la rubrique : *Poésies diverses*. On saisit la pensée de l'auteur et quelle est l'âme de ce volume. Mais quelle est cette Clotilde, chantée avec tant de préférence? Ne l'avez-vous pas deviné à la dédicace du volume? *Clotilde* est une enfant charmante, enlevée à la fleur de l'âge à la tendresse de ses parents; et le père, pour se consoler, interroge tous les objets qui lui parlent d'elle, tous les lieux qu'a parfumés sa présence, tout ce qui rattache le morne présent à un cher et lointain passé. Si « le cœur seul doit parler dans l'élegie », c'est le cas ici et M. Vuy ne s'en fait pas faute. Toutes les pièces débordent de sentiment, sont marquées au coin d'une douleur profonde; une seule pensée verse un baume à l'âme saignante du père : revoir

sa fille dans un monde meilleur. Voulez-vous un échantillon de cette poésie intime ? écoutez cette strophe désolée :

« Elle toujours, toujours, je la vois à toute heure,
Son ombre m'accompagne et s'attache à mes pas ;
Partout, elle est partout dans mon humble demeure ;
Pour pouvoir l'oublier, il faudra que je meure,
Ou plutôt, même alors, je ne l'oublierai pas ! »

Dans une autre poésie : *Le petit meunier*, M. Vuy rapporte le discours naïf de l'enfant à trente mois. Elle se divise et donne les parties d'elle-même à son frère, à sa sœur ; vient le tour de son père :

« Que faut-il te donner ? » — Et, d'un accent vainqueur,
Elle s'écrie : « A toi, père, mon petit cœur !
» Ce cœur mignon, charmant, qui babille et s'agit,
» Et qui bat dans ma main si lestement, si vite !
» Un moulin sans égal, un tic-tac printanier,
» Qu'un ange fait mouvoir, invisible meunier !
» Ce cher ange gardien qui, dans les jours de fête,
» Se montre et nous enchanter avec sa blonde tête,
» Celui-là, je le sais, soigne bien son moulin.
» Il dit à Paul : oh ! Paul, ne soyez pas malin,
» Et, se tournant vers moi, d'une voix caressante,
» Il murmure tout bas : soyez obéissante,
» Sage, et du paradis que vous verrez demain,
» Je saurai vous montrer l'adorable chemin ? »

Les *Poésies diverses* sont bien de nouveaux *Echos des bords de l'Arve*, elles rappellent en tout le premier recueil de M. Vuy : même verve facile, même hauteur de pensée; mais les sujets *Impression d'automne*, *Impression du soir*, *Regret*, *Tempête*, etc., respirent toujours une teinte mélancolique et douce. Les derniers vers de la pièce : *Adieu*, semblent résumer ces chants, qui, espérons-le toutefois, seront suivis d'autres encore ;

« Je me sépare de ce monde
Que battent les flots et les vents,
Dans une obscurité profonde . . .
Je reste au nombre des vivants !

Je me dis : voici bientôt l'heure,
J'ai gardé l'espoir et la foi,
Et la lumière intérieure
Luit plus sereine devant moi ! »

X. K.

A tous, poésies, par M^{me} AMÉLIE PERNOD. Paris et Neuchâtel. Sandoz. 1876.

Un vol. format elzévirien.

Nous venons bien tard rendre compte de ce délicieux volume, qui a obtenu le plus grand succès et a reçu de la presse suisse le meilleur accueil. Nous ne sommes pas surpris de cette bonne fortune, assez rare de nos jours, mais l'auteur en est digne à tous égards. De longtemps nous n'avons lu avec tant de plaisir un recueil de vers neuchâtelois ; il nous faut remonter aux *Méditations poétiques* de Fl. Calame pour retrouver une impression comparable à celle que ce livre nous a fait éprouver, abstraction faite, cela va sans dire, de la différence profonde qui existe entre ces deux talents.

M^{me} Pernod est française d'origine ; elle n'a pas oublié les frais ombrages de Riollier, *pays de son enfance*, ni Villefranche, ni la Saône, *au cours indolent* ; mais établie en Suisse, dans le Val-de-Travers, elle s'y est fait une seconde patrie ; d'ailleurs, dit-elle avec raison :

Le pays où l'on aime est celui du bonheur !

Ce souvenir de la France et cet amour de la Suisse lui ont dicté la pièce délicieuse, *Mignon consolée*, qui se termine par le vers que nous venons de citer. — La muse de M^{me} Pernod se plie à tous les tons : on en peut juger par la table des matières. Le volume s'ouvre par des poésies *religieuses*, où nous remarquons une magnifique imitation du *Stabat mater*. Après la religion, la *patrie* ; larmes versées sur la France, le lendemain de ses malheurs. *L'entrée de l'armée de l'Est dans le Val-de-Travers* est le morceau capital : tableau émouvant, photographie d'un désastre inouï ; les beaux vers y abordent, exemple :

Ces rapides coursiers, que sont-ils devenus ?
Ils tombent par le froid, par la faim abattus,
Mordent aux durs timons, ou rassemblent leurs forces,
Pour dépouiller les troncs de mousses et d'écorces.
Les escadrons divers, épars et confondus,
Dans la neige avec peine ont traîné les affûts,
Et quand du second jour tomba la première ombre,
Au loin se détacha la silhouette sombre
Des rouges cavaliers et des cuirassiers blancs,
Qui, passant en silence et marchant à pas lents,
Semblaient, en traversant une foule muette,
Mener, altiers encor, le deuil de la défaite.

Six pièces sont groupées sous le titre de *Nature*, voir surtout la *Fée aux perles*, et sont suivies d'*Epîtres* : celle *A mon fils* est pleine de sages con-

seils; puis de *Sonnets*. Le poète réussit bien dans ce genre, pour lequel d'abord il *eut peu de sympathie*. Citons *Sur la route*:

Le pesant chariot a traversé la plaine,
Un bohémien le guide en sueur, hors d'haleine,
Sous le ciel du midi qui lui darde ses feux.
Ils s'en vont lentement, par un chemin poudreux.

Sur le devant du char, trônant comme une reine,
Une femme est assise ; elle a vingt ans à peine,
Brune, belle, bras nus, œil noir, air dédaigneux,
Des sequins de métal brillent dans ses cheveux.

Un cavalier les croise : « Oh ! dit-il, jeune fille,
Pour abriter ton front, pas même une mantille ?
Viens, viens, et je te fais châtelaine aujourd'hui ! »

Mais sans même rougir à ce hardi langage,
Elle tourne à demi son fier et beau visage,
Sourit au beau tzigane et dit : « Je suis à lui ! »

Mme Pernod a encore adopté la forme du sonnet pour les *Paysages*; elle rend très bien les beautés alpestres de l'Oberland; nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici l'*Attels*, le *Heustrich*, les gorges de la *Kander*. Cinq *enfantines*, des *poésies diverses* et le *poème des Fleurs* complètent ce volume. Là encore, nous aurions bien des morceaux à citer, mais l'espace nous manque, et nous en avons assez dit pour donner une idée du poète neu-châtelois, avec lequel, nous n'en doutons pas, les amis de la pure et vraie poésie s'empresseront de lier plus ample connaissance; ils feront bien, car ils y trouveront joie et profit.

X. K.

Charles Fournel. *Essais dramatiques*. Précédé d'une notice sur l'auteur,
par H.-Fréd. AMIEL. Genève. 1877. Un vol. in-12, avec portait.

Tout le monde connaît les délicieuses comédies de marionnettes, composées par notre compatriote Marc Monnier, mais peu de personnes savent quel fut son maître dans ce genre. Le littérateur genevois nous l'apprend dans la dédicace du *Sic vos non vobis*, qui ouvre la série de ces petits chefs-d'œuvre ; ce maître fut Charles Fournel. Il ne s'agit donc pas ici d'un poète vulgaire, mais d'un homme de talent, qui par un travail persévérant et quelques livres sérieux, mérite une place parmi nos bons écrivains de second ordre. « Son nom, dit M. Amiel, n'est pas ignoré à Genève des personnes versées dans la littérature contemporaine, car, sans être de la première élite, du ban des maîtres, il appartient à la phalange, encore enviée, de ceux à qui l'on doit des productions marquées au bon coin. »

La Notice de M. Amiel est pleine d'un dououreux intérêt — Lorrain d'origine, Charles Fournel naquit à Metz le 24 mars 1817, fit ses études au lycée de cette ville, puis se rendit à Paris pour suivre les cours de l'université. La mort de son père l'ayant obligé de quitter la capitale (1837) avant d'avoir ses grades universitaires, il partit pour Berlin, où il résida plus de 15 ans, et remplaça son protecteur, Paul Ackermann, pour l'enseignement du français à la Cour de Berlin. Après ce long exil, il rentra en France, où l'attiraient l'amour du sol natal et l'espoir de se créer une position à Paris dans le monde des lettres. Déçu de ce côté, il se vit réduit pour pourvoir à son entretien et à celui de sa famille, à accepter l'humble place de maître suppléant d'allemand au collège d'Orléans (en 1856); peu de temps après il sollicita et obtint un déplacement. Ch. Fournel vint au lycée de Tournon-sur-Rhône; il y enseigna 13 ans; c'est là que la mort le surprit le 13 juin 1869. Les talents de Charles Fournel l'appelaient à d'autres destinées. Que lui manqua-t-il pour réussir? hélas! son ami nous l'apprend : « le savoir-faire et la chance! Extrêmement industrieux et ingénieux dans son art, il ne l'était nullement dans les affaires et la pratique de la vie. Son caractère altier, en l'empêchant de s'accorder aux circonstances et aux hommes, de prendre le vent, de capter la faveur, de saisir l'occasion, lui a fait perpétuellement obstacle. Puis le hasard, cette divinité capricieuse, ne lui a pas été favorable... En outre, ce talent n'était pas de ceux qui peuvent devenir très populaires... Fournel appartient à la race des artistes. Par l'imagination, c'est un romantique... Par sa facture, c'est un joaillier, un imagier, un styliste... Son rôle naturel semblait être de grefler sur la fantaisie des boutures étrangères, pour enrichir le fond national et produire des effets nouveaux... Or le malheur de ces talents-là, c'est d'être condamné à plaire aux connaisseurs plutôt qu'à la foule. Ce qu'ils ont de rare, d'étrange, d'imprévu, de curieux, l'isole dans l'estime. *Odi profanum*, était leur devise et le philistine se venge en les délaissant. »

Ce jugement de M. Amiel sur Ch. Fournel mérite d'être rapporté; il ex-

plique pourquoi l'Institut national genevois tint à s'attacher le poète comme correspondant de la section de littérature, honneur que celui-ci reconnut en lui adressant bien des productions inédites, et pourquoi encore cette association publia ses dernières pages qu'elle voulait arracher à l'oubli. M. Amiel fut chargé de revoir le manuscrit, d'y opérer les retouches et coupures nécessaires, travail difficile, car l'original, à l'état de brouillon fatigué, annoté, raturé, surchargé, ne comportait pas tel quel l'impression. De là le présent volume, auquel on a donné le titre d'*Essais dramatiques*. Il comprend quatre pièces : *Valérie*, saynète en un acte et en vers, le *Violon magique*, comédie de marionnettes en 3 actes et en vers, rempli de scènes amusantes et très lestement écrit, *Schinderhannes ou l'honneur dans les bois*, tableau dialogué en vers, un prologue et trois parties ; la lecture de ces fragments laisse à regretter que cette pièce n'ait pas été achevée ; le principal personnage, tient de la légende, on s'y intéresse. Les caractères de Julia, la jeune fille juive, du lieutenant Carle, sont bien soutenus, et plusieurs brigands peints au naturel ; enfin le *mariage de Scarron*, comédie en un acte et en prose, qui ne serait pas déplacée sur la scène. Ce volume complète l'œuvre de Ch. Fournel qui avait déjà publié *Ombres et rayons* (1839), les *Lais et Ballades* (1844), des *Poésies* (1848), *Folles images* (1859) et les *Légendes dorées* (1862) ; les deux premiers recueils, considérés par l'auteur comme des péchés de jeunesse, sont introuvables, le dernier surtout se recommande aux amis de la belle poésie.

Remercions encore M. Amiel d'avoir remis en lumière la mélancolique figure de Charles Fournel, c'est un véritable service qu'il a rendu aux lettres.

X. K.

Soirées d'hiver, poésies par EDOUARD TIÈCHE. Paris-Neuchâtel.

Sandoz. 1876. Un vol. in-12

Sois le bienvenu, charmant volume, dont le titre seul éveille en nous les plus chers souvenirs. *Soirées d'hiver!* que ce titre est bien choisi! ne nous rappelle-t-il pas les longues heures données à l'étude et à la rêverie, tantôt dans la chambre solitaire où les livres aimés, les manuscrits poudreux nous livraient leurs secrets intimes, où cédant à l'inspiration les pensées d'elles-mêmes semblaient éclore sous la plume trop lente à les fixer sur le papier, muet confident de nos peines et de nos plaisirs, tantôt au coin du foyer pétillant, tantôt au sein du cercle de famille. Et le nom de l'auteur, ce n'est pas un inconnu! Il appartient à deux générations d'hommes d'études qui ont laissé des traces profondes dans la mémoire des Jurassiens et toujours collaboré à l'œuvre intellectuelle que patronne notre Société d'émulation. Parmi ceux qui ont combattu le bon combat avant de passer dans un monde meilleur, était le Dr *Tièche*, tout dévoué à la chose publique et qui contribua puissamment à la création de nos chemins de fer; puis encore M. le pasteur *Tièche*, si assidu aux séances de la section d'Erguel et à nos assemblées annuelles, à qui l'histoire du pays est redevable de recherches intéressantes. Voilà pour les morts; quant aux vivants, M. l'ingénieur *Tièche*, dont les plans ont été couronnés à plusieurs reprises en Suisse et à l'étranger, n'est-il pas une des illustrations du pays? et le poète, dont nous allons parler, M. *Edouard Tièche*, ne garde-t-il pas fidèlement ces honorables traditions?

La Société jurassienne d'émulation connaît de longue date M. Edouard Tièche; il en fait partie depuis une quinzaine d'années et ne lui a jamais refusé son bienveillant concours; récemment encore dans l'*Album jurassien*.

Dans les réunions de Neuveville (1864) et de Moutier (1866) M. Tièche nous offrit les prémisses de sa muse; il nous lut alors entre autres pièces le *Nénuphar* et *Pégase sous le joug*, qui ne sont pas les moins belles du recueil qu'il vient de publier. Nous tenions à rappeler ces titres à notre estime, avant de consacrer quelques lignes aux *Soirées d'hiver*; ici, nous serons bref, préférant laisser à chacun le soin de porter un jugement sur ce livre, car on pourrait suspecter notre impartialité.

M. Tièche, dans l'*Avant-propos*, nous donne l'histoire de ce volume. L'auteur ne le livre à la publicité qu'avec hésitation, car il n'était pas destiné « à sortir des cercles intimes »; un « triage conscientieux » a été fait; c'est donc un *choix* et non *toutes* ses productions que M. Tièche nous présente. Les impressions multiples que sa muse a rendues, se résument en ces quatre mots: « *Dieu, la famille, l'amitié, la nature* ». En effet, nous pouvons classer sous chacun de ces chefs les différents morceaux du recueil. A *Dieu* se rapportent les pièces où il combat le scepticisme et exalte le christianisme, où il chante *Noël*, admire les œuvres du Créateur.

La nature, ce sont des tableaux pris dans notre Jura, le *Creux-du-Vent*, l'*Ile Saint-Pierre*, les *Gorges de Court*, *Bévilard*, des scènes esquissées sur place aux diverses saisons de l'année. La famille et l'amitié enfin, c'est la grande part de la vie, à côté du rude métier de professeur, le cercle des amis, les charmes du foyer domestique entre la jeune épouse et l'enfant au berceau. Ces sentiments de la famille ont bien inspiré M. Tièche, il lui doit ses meilleures poésies ; en relisant ses chants à *Marie*, si purs, si gracieux, nous songions à une autre *Marie*, à celle de Briseux, et ce res-
souvenir en dira plus que bien des paroles : *ZJ*

Je voudrais finir ce compte - rendu par la citation de quelques pièces que j'ai distinguées dans ce volume sympathique, l'espace me manque, je me borne à la plus courte ; elle n'en est pas moins bien réussie :

Dernier rayon

Un reste de soleil dorait encore les branches,
Le mystère gagnait le bois silencieux,
Et le soir, refermant les anémones blanches,
Cachait comme un trésor leur nectar précieux !

Parfois, je surprénais, musique calme et douce,
Ton soupir, plus léger que l'oiseau dans son vol,
Puis l'on n'entendait plus que nos pas sur la mousse
Et le concert lointain de quelque rossignol.

X. K.

Les Paraboles de Adolphe Krummacher, traduites par GUSTAVE REVILLIOD.

Choix. — Genève. Fick. 1875. Un vol. in-8°

Peu d'auteurs sont plus populaires que Krummacher. Ses paraboles sont dans toutes les mains : l'enfant comme l'homme fait les lit toujours avec un nouveau plaisir. C'est que ces récits symboliques, bien différents des recueils du même nom et de la plupart des apogues, parlent plus au cœur qu'à l'esprit. Si le pasteur bérinois excelle à rendre la nature, il puise en outre aux sources sacrées et s'inspire au Livre par excellence. — M. G. Revilliod a composé ce volume pour ses petits neveux et ses petites nièces; il n'a cru pouvoir leur léguer un meilleur souvenir en qualité d'écrivain : heureuse pensée, dont le public doit lui savoir gré, car sa traduction a un mérite particulier, elle se distingue des précédentes qui sont nombreuses, par un trait essentiel ; « il s'est inspiré de l'esprit et du style de l'Evangile, ainsi qu'à dû le faire l'auteur. » Que l'on compare cette traduction nouvelle à celles qui ont paru déjà, et l'on verra combien elle a gagné; c'est une reproduction fidèle de l'original. — M. Revilliod ne nous donne point *toutes* les paraboles de Krummacher, mais un choix ; 56 des meilleures; n'oublions pas en vue de qui le volume a été fait. L'ouvrage sort des presses de Fick; inutile de dire qu'il ne laisse non plus rien à désirer sous le rapport de la forme.

X. K.

Une page de l'histoire de la Comté de Neuchâtel. Aventures du Chancelier Hory par ALFRED HARTMANN, traduit de l'allemand par GUSTAVE REVILLIOD. Genève. 1876. Un vol. in 12.

Encore une publication des plus curieuses dues au Mécènes genevois. Nous n'exagerons pas en donnant ce titre à M. Révilliod, ce protecteur des hommes de lettres et des artistes, qui depuis nombre d'années a enrichi notre littérature nationale de tant d'excellents ouvrages rehaussés par le luxe typographique de J. G. Fick. Le volume qui nous occupe, n'est pas de première main, c'est une simple traduction, mais l'œuvre n'était pas indigne d'occuper les loisirs du savant bibliophile. C'est un roman historique, mais si bien fait que la vérité s'y confond presque avec la fiction, à tel point que le lecteur, n'eût-il lu ni Montmollin, ni les annalistes neuchâtelois, en saurait sur Jean Hory, à peu près autant que les hommes du métier. Le chancelier Hory est célèbre par ses malheurs qui égalerent son éclatante prospérité. Issu d'une famille illustre, parvenue au faite des honneurs, homme de confiance du prince Henri II, maître souverain de Neuchâtel, il tombe tout à coup en disgrâce, victime d'une jalousie et d'une haine implacable ; sa femme est brûlée comme parricide et sorcière, fut-elle innocente : qu'importe ; lui-même abreuvé de honte, réduit à la misère, il meurt à Combe-Varrin (alors Combe-Hory) dans un âge avancé, seul, refléchissant sur l'instabilité des choses humaines dont il est la plus notable personnification. Le livre de M. Hartmann, vraie *page d'histoire*, est d'un dououreux intérêt. Nul doute qu'il ne rencontre des lecteurs dans nos contrées pour qui Neuchâtel n'est pas une terre étrangère ; ajoutons encore un fait : c'est grâce à Hory que les colonges de Miécourt, dépendant de la comté de Neuchâtel, furent échangées avec l'Evêque de Bâle contre Lignières. On le voit l'Ajoie aussi occupe une place dans les aventures du chancelier Hory.

X. K.

Jean-Jacques et le Pays Romand. — Extraits des œuvres de J.-J. ROUSSEAU, publiés par la section de littérature de l'Institut genevois. Genève. 1858. Un vol. in-12.

L'Institut national genevois a fait paraître ce volume pour le centenaire de J.-J. Rousseau, c'est un service qu'il a rendu à la jeunesse de la Suisse romande. Les livres du célèbre écrivain ne sont pas de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains, cependant ses œuvres renferment des pages magnifiques qu'il n'est guère permis d'ignorer. Comment étudier la littérature du XVIII^e siècle et ignorer le philosophe de Genève ? Ce livre va obvier en partie à ce double inconvénient : toute bibliothèque de famille pourra admettre *J.-J. et le Pays Romand*, et le donner à lire sans difficulté. Cette anthologie nationale est très bien faite. Elle comprend des *souvenirs d'enfance*, pris dans les *Confessions*; des extraits de la *Lettre à d'Alembert* sur *Genève*; trois lettres tirées de la *Nouvelle Héloïse*, sur le *Haut-Valais*, les vendanges à *Clarens* et *Genève*; des lettres écrites de Motiers au *maréchal de Luxembourg*, offrant la description de la *Suisse* et du *Val-de-Travers*; la charmante rêverie d'un promeneur solitaire, consacrée à l'*île Saint-Pierre*; enfin la *vieillesse de Jean-Jacques* par son fervent disciple *Bernardin de Saint-Pierre*. Ces morceaux sont précédés de la vie de Jean-Jacques par M. Eug. Ritter, qui complète les données des *Confessions* par de curieux documents tirés des archives de Genève sur la famille de Rousseau. M. Ritter dit fort bien dans la préface du livre : « Les morceaux que nous avons réunis sont les feuillets d'un album de famille : c'est la nature éternelle, ce sont les mœurs d'autrefois, peintes par un enfant du pays. »

X. K.